

Cinderella

Promesse tenue

Patricia Robin

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78417ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2015). Compte rendu de [Cinderella : promesse tenue]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 15–15.

Cinderella

Promesse tenue



Une sorte de constat égalitaire entre l'homme et la femme

Tout comme Blanche-Neige en 2012, Cendrillon renaît à deux reprises, cette année, dans des adaptations différentes : **Cinderella** et **After the Ball** (Sean Garrity). L'un est intemporel, entre **Sissi** et Jean-Paul Gaultier ; l'autre se veut une mutation contemporaine campée dans le domaine de la mode. Qu'est-ce qui incite les maisons de production à revisiter un conte vieux de plus de trois siècles ? Le fantasme amoureux ? Le luxe et la misère ? La méchanceté et la bonté ? La transposition d'un monde révolu dans un autre contexte ? Dans son remake produit par les studios Disney, le réalisateur Kenneth Branagh lance à tout venant la richesse et le faste propulsés par son imagination débordante et sa latitude illimitée. Des deux versions de *Cendrillon*, celle des frères Grimm et celle de Charles Perrault, Branagh poursuit dans la veine animée de Disney et emprunte à Perrault la mouture méliorative. Tout comme dans le film de 1950, Cendrillon trouve refuge auprès des petites bêtes de son environnement et tente de survivre dans son univers cruel.

Bien sûr, le réalisateur et acteur shakespearien de **Henry V**, **Hamlet**, **Much Ado About Nothing**, **As You Like It** et **Thor** (!) laisse transparaître ses influences dans la facture de sa mise en scène tant alerte qu'étourdissante. Il met à profit ses moyens astronomiques pour faire s'envoler la caméra et provoquer les vertiges que la féerie engendre. Plutôt fidèle au conte initial, Branagh se permet tout de même quelques nouveautés pour agrémenter et mettre au goût du jour ce récit trop connu, comme une rencontre entre la jeune Ella (vrai prénom de l'héroïne) et le prince ; tous deux se jaugent dans le mouvement circulaire de leur monture, établissant une sorte de constat égalitaire entre l'homme et la femme. Bien que les deux beaux acteurs Lily James et Richard Madden ne pèchent pas par un talent fou, il n'en demeure pas moins que ce premier contact confirme le ton pour la suite des choses : partis sur un mensonge, un peu comme sur les sites de rencontres, ils devront se découvrir peu à peu et se mériter mutuellement. En guise de leitmotiv, la promesse d'Ella à sa mère agonisante, celle d'être généreuse et pleine de courage, hante la trame dramatique.

Alors que la planète développe un sentiment de paranoïa relativement aux menaces terroristes qui ne cessent de frapper ici et là, les productions de l'oncle Walt tentent de tempérer l'ambiance en nous réconfortant avec un conte qu'il avait déjà exploité en dessins animés en 1950. Une fois de plus, une histoire de princesse transcende des générations pour aboutir dans une nouvelle version sur nos écrans pour le plus grand ravissement des fillettes... et même de leur maman. Il était une autre fois...

Patricia Robin

Ce credo se veut inspirant pour les jeunes gens persévérants qui réussissent, tout comme Cendrillon au bal, à gravir les paliers de leur ascension et ce, en dépit des desseins intéressés de la calculatrice et néanmoins élégante marâtre (sublime Cate Blanchett), de ses deux filles égocentriques et du Grand Duc. Presque une allégorie dénonçant les vedettes instantanées encensées par les médias actuels – l'intimidation pour abaisser autrui –, on propose plutôt ici un parcours parsemé d'embûches, certes, mais qui permet d'arriver à la réalisation de soi et de ses rêves. C'est peut-être ce qui justifie l'éclairage un peu sombre qui prévaut dans la maison paternelle.

Mais au-delà de l'histoire en tant que telle, on doit souligner le travail, tout en finesse et en références picturales de grands maîtres de l'art, du réalisateur britannique. Il a su insuffler au film une énergie peu commune qui se manifeste tant à la mise en scène que dans les mouvements de caméra, les envolées dans les décors somptueux, le montage vif, les dialogues percutants, les interférences avec les animaux animés et les effets spéciaux qui semblent aller de soi. Les costumes s'avèrent un pur ravissement, surtout en ce qui concerne ceux de la belle-mère, véritables tenues dignes des plus grands couturiers. La robe de bal de Cendrillon, d'un bleu frôlant celui de la Vierge Marie, éblouit par son ampleur et son apparence de légèreté. Le tout est nappé d'une musique sirupeuse à souhait. Contrairement aux contes qui sont, d'ordinaire, destinés à endormir les enfants, ce **Cinderella** tient éveillé par la prolifération des découvertes offertes. Pour peu qu'on s'y attarde, l'emballage de cette production vaut à lui seul la peine d'être vu tant il y a à observer et à absorber. Comme Cendrillon, Kenneth Branagh tire son épingle du jeu de manière à nous faire croire à la magie des fées.

► Cote : ★★★

■ CENDRILLON | Origine : États-Unis – Année : 2015 – Durée : 1 h 45 – Réal. : Kenneth Branagh – Scén. : Chris Weitz – Images : Haris Zambarloukos – Mont. : Martin Walsh – Mus. : Patrick Doyle – Son : David Mackie, James Mather, Stuart Wilson – Dir. art. : Dante Ferretti – Cost. : Sandy Powell – Int. : Lily James (Cendrillon), Cate Blanchett (la belle-mère), Richard Madden (le Prince charmant), Sophie McShera (Drissella), Holliday Grainger (Anastasia), Helena Bonham Carter (la bonne fée marraine), Ben Chaplin (le père), Hayley Atwell (la mère), Nonso Anozie (le capitaine), Stellan Skarsgård (le Grand Duc), Derek Jacobi (le Roi) – Prod. : David Barron, Simon Kinberg, Allison Shearmur – Dist. / Contact : Buena Vista.